

voz' galerie

REVUE DE PRESSE

MARIE MORONI

présentée par la VOZ'GALERIE

CONTACT Camille SOUBEYRAN // camillesoubeyran@vozimage.com // +33 (0)1 41 31 84 30



Les conversations muettes de la photographe Marie Moroni

Publié par FABIENRIBERY le 8 JANVIER 2017



Le travail photographique que Marie Moroni a effectué au Rwanda au contact de brodeuses d'un atelier ayant repris en 2012 ses activités – interrompues en 1994 par le génocide des Tutsis –, puise sa force de la délicatesse et de la droiture de son regard.

Avec pudeur, Marie Moroni a contemplé la beauté d'ouvrières, moins considérées dans leur différence que dans leur commune appartenance à une condition humaine et féminine liant profondément regardeuse et regardées, au-delà de la sensation d'une première étrangeté réciproque.



L'opacité – des vies, des situations, des langues – n'est pas apparue comme un obstacle, mais comme la chance d'une véritable rencontre.

Le partage du silence aura permis la confiance, et autorisé le don de soi.

Les portraits de Marie Moroni sont politiques, en ce qu'ils ne font pas de l'identité une clôture mais un champ infini de relations possibles, et de persistance de mystères.



Marie Moroni, qui sont ces femmes ?

Je ne sais que très peu de choses sur elles, sur leurs histoires personnelles, sur leurs origines, seulement sur l'histoire commune récente du Rwanda.



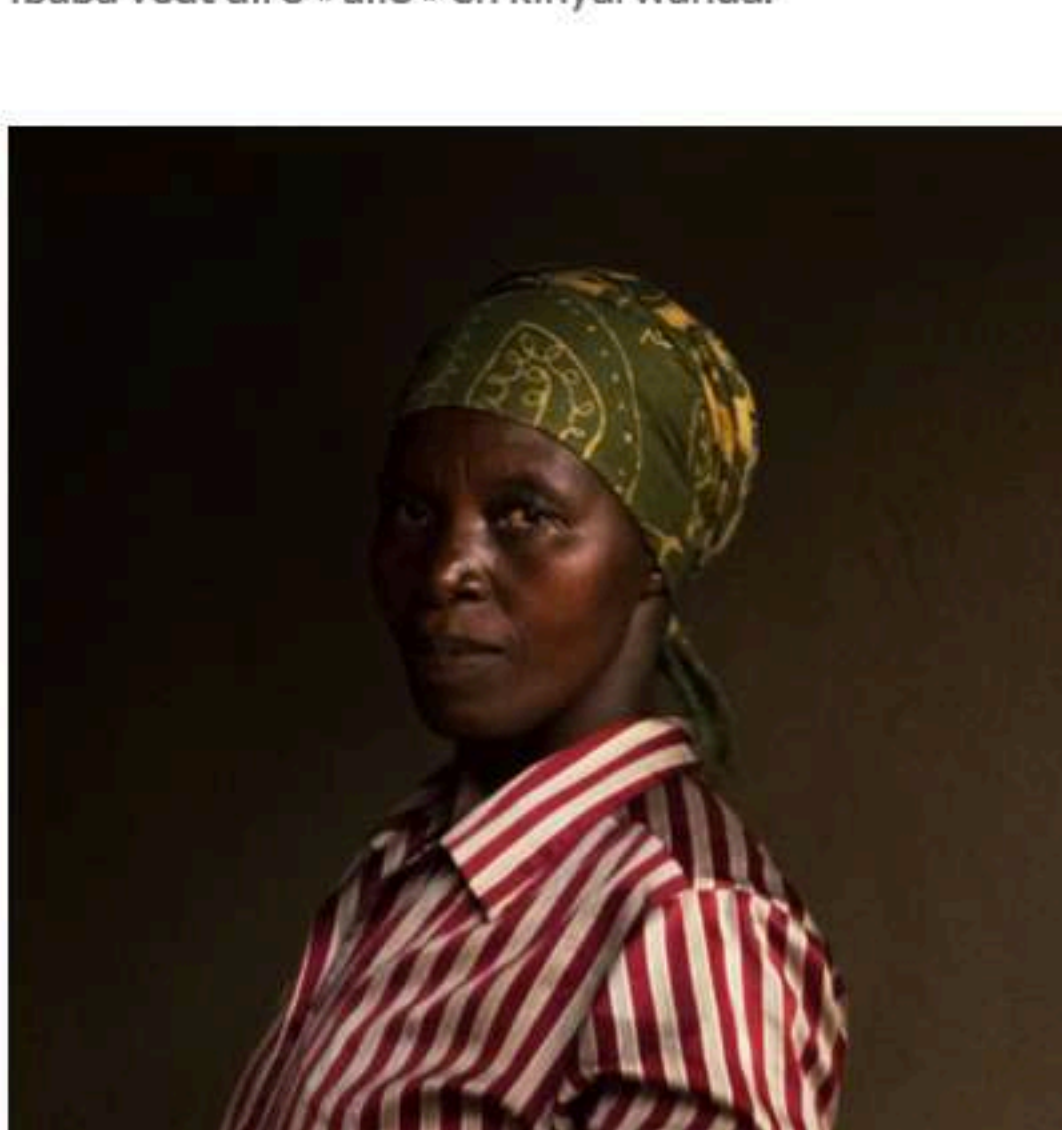
Où les avez-vous rencontrées ?

Je les ai rencontrées à Rutongo, un petit village au milieu des collines au nord de Kigali, dans l'atelier où elles travaillent.



Comment présenter votre série IBABA ?

C'est une série de rencontres intimes et muettes.



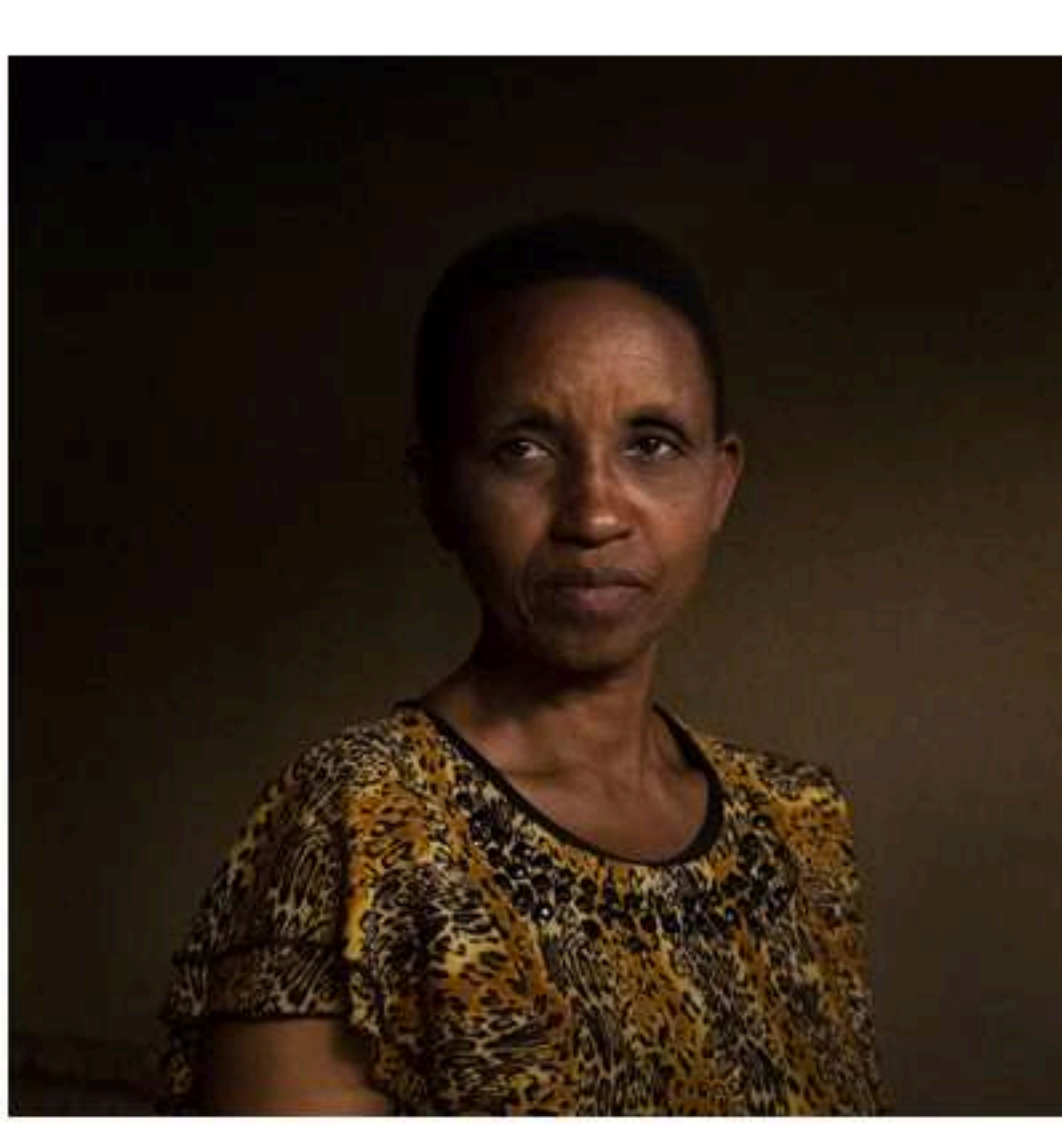
Que signifie IBABA ?

Ibaba veut dire « aile » en kinyarwanda.



Elles sont brodeuses. C'est dans les années 70, que les ateliers de broderies ont été créés par la communauté belge des sœurs de la Visitation employant alors jusqu'à trois cents jeunes filles. Ils n'ont pas survécu au génocide de 1994 provoquant la fin de l'activité.

C'est seulement en 2012 que deux personnes ont eu l'initiative de créer une coopérative pour rouvrir l'atelier. Ces personnes ont retrouvé vingt-cinq des anciennes brodeuses afin de les intégrer au projet et former de nouvelles recrues.



N'avez-vous pas été intimidée ?

J'ai été touchée par ces rencontres individuelles, par ce que ces femmes ont accepté de me laisser entrevoir, à moi l'étrangère. Je ne parle pas leur langue, ni elles la mienne. Elles et moi, nous nous sommes observées, regardées.



Marie Moroni, *IBABA*, festival Circulation, au 104 à Paris, du 21 janvier au 5 mars 2017

[Découvrir le site de Marie Moroni](#)

[Site du Festival Circulation – festival de la jeune photographie européenne](#)

Marie Moroni sera en résidence de création au [Cacp Villa Perochon](#) de Niort, et son travail montré lors des prochaines Rencontres de la jeune photographie internationale les 6,7,8 avril 2017

PARTAGER :

[Twitter](#)
[Facebook](#)
[G+ Google](#)

[★ J'aime](#)

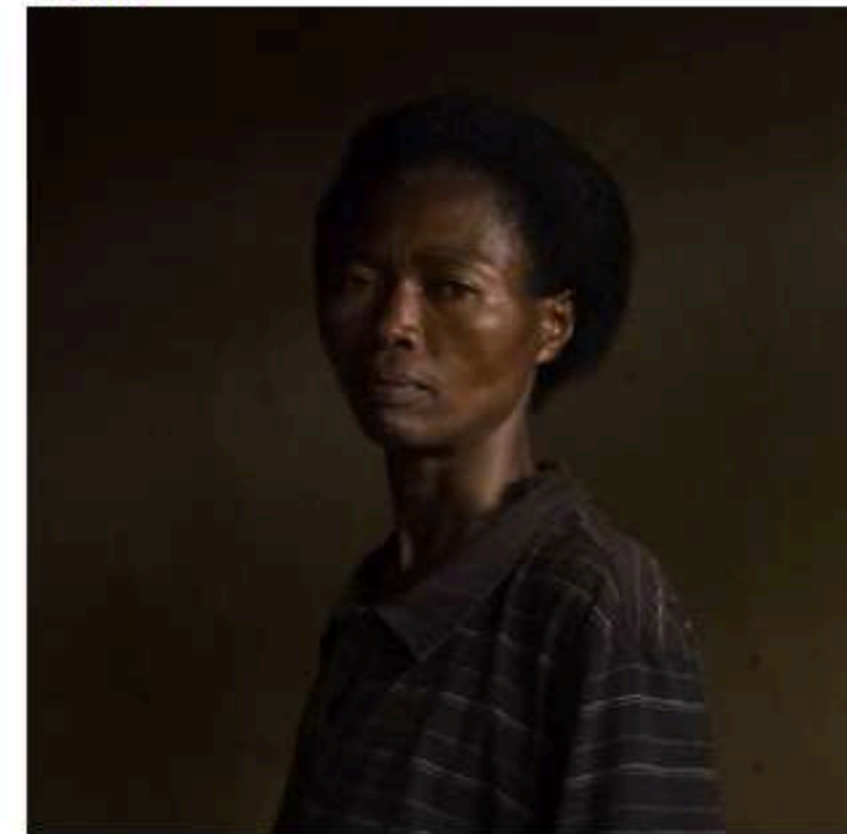
Soyez le premier à aimer cet article.



MORONI Marie

France / Sélection du jury / 2017

" Ibaba "

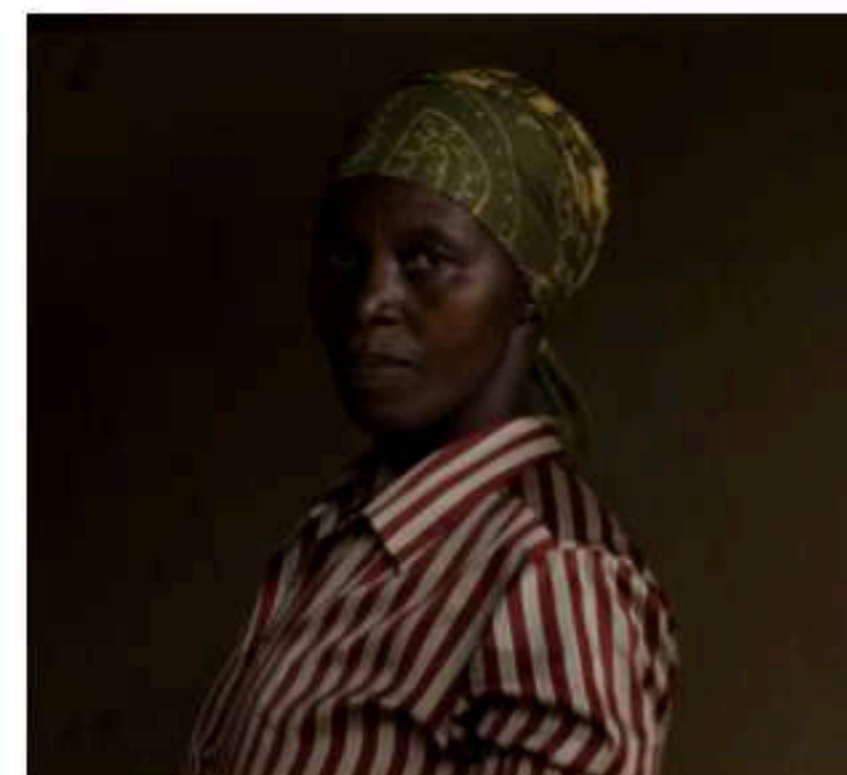
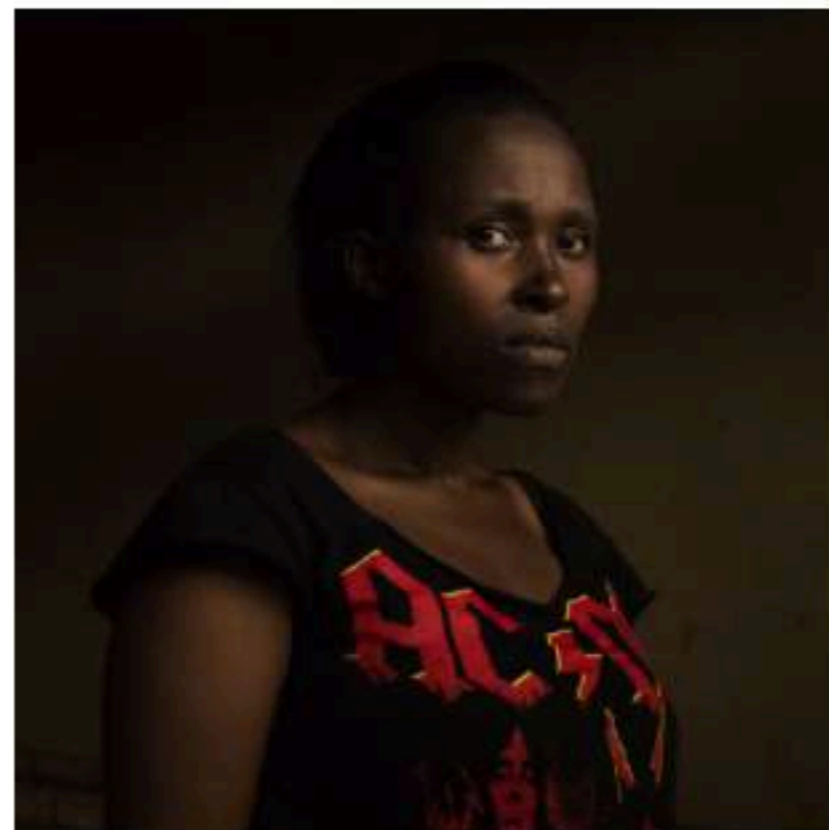


Marie Moroni ne connaît que très peu de ces femmes, de leur vie, de leur origine, seulement leur histoire commune, celle du Rwanda. Elle les a rencontrées dans un petit village au milieu des collines au nord de Kigali, dans l'atelier de broderie où elles se sont remises au travail après 19 ans d'interruption suite au génocide. *IBABA* y est né... un tête à tête intime et muet. Marie a été touchée par ces rencontres individuelles, par ce qu'elles ont accepté de lui laisser entrevoir, à elle, l'étrangère. Elle ne parle pas leur langue, ni elles la sienne. Elles s'observent en silence.

VOUS AIMEZ?

[f](#) Partagez les photos

[🐦](#) Partagez les photos



En savoir plus sur l'artiste



« La lumière, c'est un échange »

INTERVIEW • ILYA 9 MOIS • MARIE MOGLIA

≡ **fisheye**

Propos recueillis par

Marie Moglia



Marie Moroni

2015-2016 : Réalisation de la série *Ibaba* lors de deux voyages aux Rwanda. **Juillet 2016** : Projection d'*Ibaba* au Prix VOIX OFF à Arles et aux Nuits Photographiques de Pierrefort. **Janvier 2017** : Sélection d'*Ibaba* au Festival Circulation(s), à Paris. **De mars à mai 2017** : Résidence et exposition de *Ibaba* et de *Faros*, réalisée pendant la résidence à Niort avec la Villa Pérochon (CACP). **Mai 2017** : Exposition de *Ibaba*, sélectionnée à Itinéraires de photographes voyageurs de Bordeaux.

Facebook Twitter Instagram

Son site

www.mariemoroni.com

Son matériel

Un Fujifilm XT2. Une lampe tempête.

CACP Villa Pérochon

Cette année, les Rencontres de la jeune photographie internationale de Niort inaugureront sa 23e édition. La Villa Pérochon (Centre d'art contemporain photographique) avec les Rencontres de la jeune photographie internationale, clé de voûte de son programme annuel, permet au public mais aussi aux artistes en résidence de découvrir et de surprendre. C'est le lieu des échanges, des expérimentations, des confrontations intergénérationnelles.

Facebook Twitter Instagram

Pour plus d'informations

Rendez-vous sur le site : www.cacp-villaperochon.com

Entre mars et avril derniers, Marie Moroni a séjourné deux semaines à Niort, dans le cadre de la résidence ouverte chaque année à huit photographes par les Rencontres de la jeune photographie internationale. Aujourd'hui, la photographe nous présente « *Faros* », la série produite pendant ces quinze jours. Entretien.

Fisheye : Pourquoi est-ce que tu es devenue photographe ?

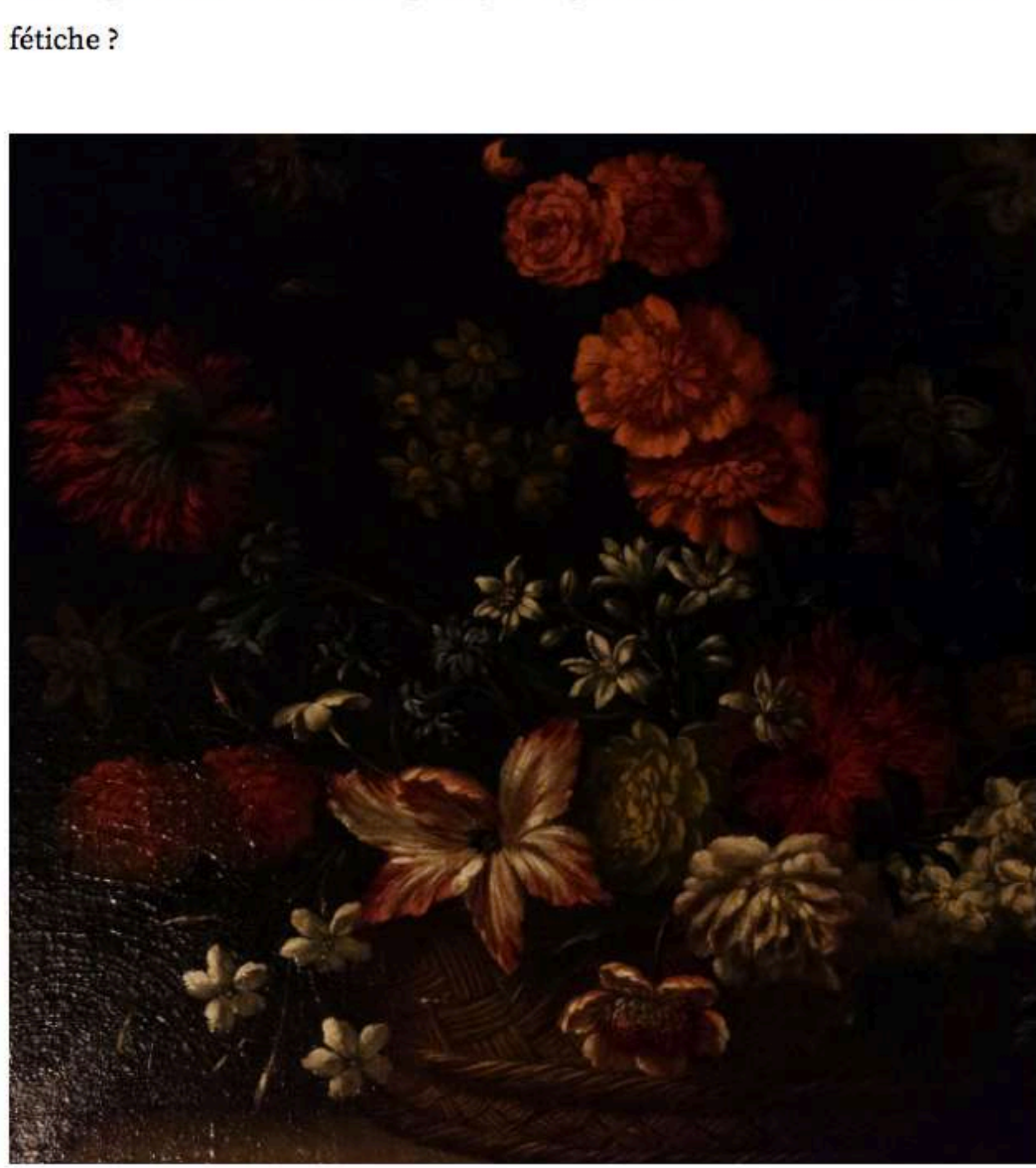
Marie Moroni : J'ai toujours travaillé autour de l'image. Je suis scénographe depuis quinze ans. J'ai aussi fait des études d'art appliqué, avec une spécialité en photographie. Pendant longtemps, la photo n'était pas une priorité. Mais il y a 3 ans, j'ai pris conscience que c'est le moyen d'expression qui me fait le plus vibrer, dans lequel je me sens la plus honnête. Quand je fais de la photo, je suis dans ma bulle. Ce qui n'était plus le cas en scénographie. J'ai recommencé à photographier. Puis j'ai fait un workshop avec Claudine Doury. Elle m'a beaucoup encouragé !

Puis tu es partie au Rwanda, où tu as réalisé ta première série, *Ibaba*.

Oui, c'était il y a 2 ans. Je suis partie au Rwanda pour réaliser un reportage de commande. J'ai eu un coup de cœur pour ces brodeuses de Rutango. Je décide de faire des portraits d'elles, alors que ce n'est pas du tout dans mes habitudes. Ça m'a paru évident de passer du temps avec elles et de les prendre en photo.

***Ibaba* et *Faros* – que tu as réalisée pendant ta résidence à Niort – sont deux travaux différents. Alors, est-ce que tu as des sujets de prédilection ?**

L'expérience au Rwanda m'a ouverte à une approche très humaine et plus intime. *Faros* en revanche est une série beaucoup plus personnelle. Pour ce travail, c'est moi qui suis allée vers les gens. J'ai essayé de souligner ces parts d'ombre et de lumière que tout le monde a en soi – ce que j'avais perçu chez les brodeuses, sans l'exploiter autant. Aujourd'hui si j'ai un sujet de prédilection, c'est bien « l'autre ». J'aime les gens. Ils me touchent. Dans *Faros*, il est aussi question de mémoire, de souvenir, dans lesquels je me retrouve complètement. Tout le monde partage des souvenirs en commun. Qui n'a pas collectionné de coquillages, ou jouer sur les branches d'un arbre fétiche ?



La photographie, c'est donc un moyen de te retrouver dans les gens que tu rencontres ?

Je fonctionne de manière très intuitive. Le sentiment de partager quelque chose, je le découvre après en fait, comme une évidence. Je ne recherche pas mes souvenirs, je les retrouve en eux. Ce n'est pas une quête. C'est une photographie qui est devenue assez vitale. Je ne suis pas une photographe compulsive, j'essaie au contraire de prendre le temps de rencontrer, de connaître. D'ailleurs je pense que *Faros* est le commencement d'un travail beaucoup plus large que je compte bien poursuivre.

Ce qui est remarquable dans ce travail, c'est la lumière qui crée cette ambiance si particulière – et qui existe dans une moindre mesure dans *Ibaba*. C'est aussi une intuition, la lumière ?

Déjà, ça me touche la lumière. Quand j'étais étudiante, mon livre de prédilection c'était *Éloge de l'ombre*, de Tanizaki (ndlr, un essai sur l'esthétique japonaise paru en 1933). La lumière impacte beaucoup l'environnement. Au Rwanda par exemple, la lumière est très crue, très blanche. Elle manque de subtilité. Quand nous avons débuté les prises de vue avec les brodeuses, nous nous sommes installées dans un hangar qui n'était éclairé que par une fenêtre. Elles se plaçaient dans le rayon, et je déclenchais. Pour *Faros*, j'ai travaillé en pleine nuit uniquement avec une lampe tempête, autour de laquelle les modèles se déplaçaient. Un puriste serait scandalisé je pense. Je n'ai pas de procédé photographique ; je ne suis pas non plus une technicienne, ça ne m'intéresse pas. Donc je fais de la cuisine (rires) ! Je ne cherche pas à faire le portrait parfait. La lumière ce n'est pas pour moi une

Est-ce que ça a été facile de produire pendant la résidence à Niort ?

Je savais que je voulais travailler de nuit, avec ce dispositif. Et lorsque la résidence a commencé, le mot d'ordre c'était d'expérimenter à fonds. Du coup je me suis mise à produire tout de suite. Il faut savoir que nous, les photographes, étions dans un groupe formidable. J'ai vite senti une osmose entre les gens. Je me suis donc obligée à sortir rapidement. Je travaillais le soir... Donc j'étais absente aux repas. Et si je ne prenais pas cette habitude dès les premiers jours, j'aurais été incapable de m'extraire de cette ambiance formidable. Le premier jour j'ai démarré par des tests à la Villa Pérochon, pour voir si le dispositif tenait la route. Et je me suis découragée car les résultats ne correspondaient pas à mes attentes.

Qu'est-ce qui t'as remis sur les rails ?

Isabelle Munoz, qui était la marraine des résidents cette année. C'est une artiste tellement bienveillante, impliquée et généreuse ! On a regardé ensemble les premières images, on a réfléchi. Grâce à elle je me suis rendue compte que je ne plaçais pas la lumière assez près des modèles – car le rayonnement d'une lampe tempête est très court. Le lendemain je partais en prise de vue.

Comment tu as rencontré ou choisi tes modèles ?

Au début de la résidence, on a eu une réunion avec les bénévoles de l'association *Pour l'Instant* (ndlr, à l'origine des Rencontres de la jeune photographie internationale) et des gens de la ville. Puis chacun des huit résidents à présenter son projet. C'est là que j'ai fait mes premières rencontres. Par la suite, c'était vraiment le hasard ! Après une séance photo dans le marais poitevin, j'explique à mon modèle que j'ai envie de photographier aussi des gueules, des gens qui ont toute une vie derrière eux et qui la porte sur leur visage ! Il me parle d'une connaissance à lui. C'était Gérard, ce vieil homme à la barbe blanche. Au total j'ai 14 portraits, et une dizaine de natures mortes associées à chacun d'eux.



Les séances duraient combien de temps ?

Plusieurs heures. Je ne savais jamais à quelle heure je rentrerais. J'étais comme habitée ! C'est un procédé très particulier aussi, de photographier à la lampe tempête. Très magique. Le rapport photographe-modèle est très différent aussi. Déjà les modèles ne me voyaient pas, car la lampe les éblouissait. Finalement ils ne cherchaient pas à me regarder. Dans cette lumière, ils étaient vraiment plongés en eux-mêmes.

Au final, quel souvenir gardes-tu de cette résidence ?

C'est ma plus belle aventure artistique et humaine.

Et si tu devais définir en trois mots ta série *Faros*, lesquels ce seraient ?

Intime. Souvenir. Ombre.

REGARDEZ VOIR

samedi 5 août 2017

Antoine d'Agata et Marie Moroni

▶ 54 minutes

[\(RÉ\)ÉCOUTER](#)


Marie Moroni



Marie Moroni / Anne Audigier

Le Blog de Marie Moroni

Éléments de parcours

Scénographe et Plasticienne de métier depuis plus de 15 ans, Marie Moroni a toujours travaillé autour de l'image. En 2015, elle décide de se consacrer entièrement à la photographie. Suite à deux voyages au Rwanda en 2015 et 2016 pour des commandes de reportages, le portrait s'impose à elle, le besoin de la rencontre avec l'humain et l'intime. Sa série IBABA autour des femmes brodeuses au Rwanda y est née.

Quelques mots autour de la série IBABA

Qui sont ces femmes ? Je ne connais que très peu d'elles, de leurs histoires personnelles, de leurs origines, seulement l'histoire commune récente : celle du Rwanda. Je les ai rencontrées à Rutongo, un petit village au milieu des collines au nord de Kigali, dans l'atelier de broderie où elles travaillent. Ma série IBABA y est née ... une rencontre intime et muette. C'est dans les années 70, que les ateliers de broderies ont été créés par la communauté belge des sœurs de la Visitation employant alors jusqu'à 300 jeunes filles. Ils n'ont pas survécus au génocide Rwandais de 1994 provoquant la fin de l'activité. C'est seulement en 2012 que deux personnes ont eu l'initiative de créer une coopérative pour rouvrir l'atelier. Elles retrouvent 25 des anciennes brodeuses afin de les intégrer au projet et former de nouvelles recrues. J'ai été touchée par ces rencontres individuelles, par ce qu'elles ont acceptés de me laisser entrevoir, à moi l'étrangère. Je ne parle pas leur langue, ni elles la mienne. Elles et moi, nous nous observons. Marie Moroni

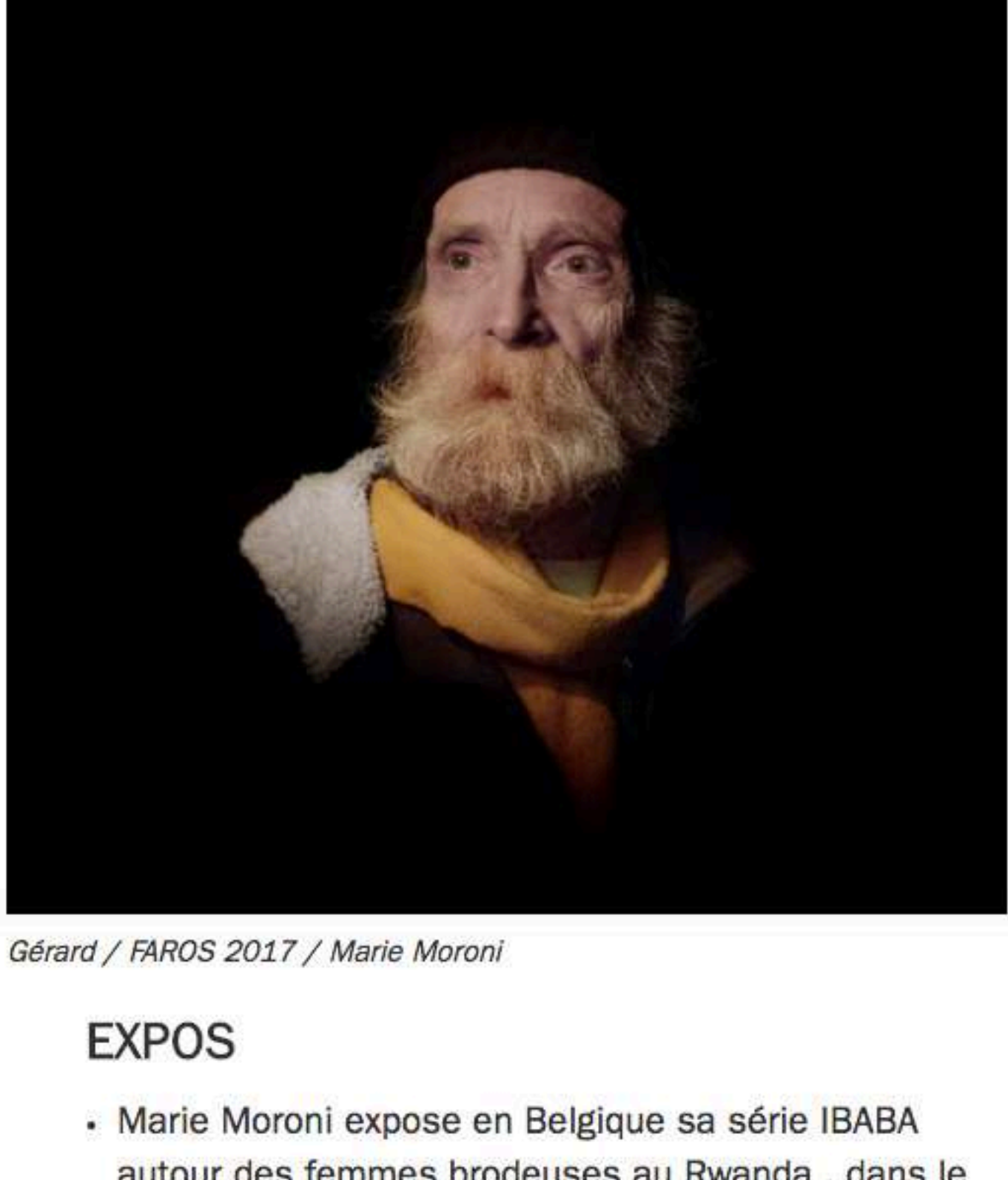
Photos choisies

'J'étais au Rwanda afin de terminer ma série de portrait sur les brodeuses de l'Atelier Ibaba. Lorsque j'ai vu arriver Joséphine avec son tee-shirt AC/DC, cela m'a tout d'abord fait sourire. En tentant de lui expliquer qui était ce groupe qu'elle ne connaissait pas, j'ai soudainement entendu "Assez de décès" ! Je ne regarde plus cette photo de la même manière aujourd'hui. Joséphine est devenue un symbole malgré elle.'



Joséphine / IBABA 2016 / Marie Moroni

'J'ai rencontré Gérard dans un petit village du marais Poitevin. J'ai eu un coup de cœur pour cet homme, sorti d'un autre temps, et qui me semblait avoir tant vécu. Je l'ai photographié sous son noyer, la nuit, dans son jardin, à la lumière d'une lampe tempête. Il y a plusieurs années, on lui avait coupé l'électricité, et il s'était éclairé avec une lampe comme celle-là un certain temps. Lorsqu'il a découvert son portrait dans l'exposition, j'ai appris qu'il avait confié à une amie " c'est la première fois de ma vie que je me trouve beau " ! C'est le plus beau cadeau que je pouvais espérer ...'



Gérard / FAROS 2017 / Marie Moroni

EXPOS

- Marie Moroni expose en Belgique sa série IBABA autour des femmes brodeuses au Rwanda , dans le cadre de la **8e Biennale de photographie en Condroz dans l'Eglise de Grand-Marchin** Du 5 au 27 août 2017

- En décembre prochain elle exposera dans le cadre du festival belge Photo 18, à Bruxelles

Parutions

- La Chronique d'Amnesty International lui a commandé un reportage à paraître en septembre 2017

Marie Moroni, brodeuse d'ombres

Publié le 31/03/2017 à 05:35 | Mis à jour le 02/06/2017 à 04:32



FESTIVALS - NIORT



Marie Moroni (France) photographiée par Marie Mons (France).

Huit photographes, huit portraits pendant les résidences des Rencontres de la jeune photographie internationale de Niort, avec un principe : la photo est prise par l'un de ses co-résidents. Aujourd'hui, Marie Moroni.

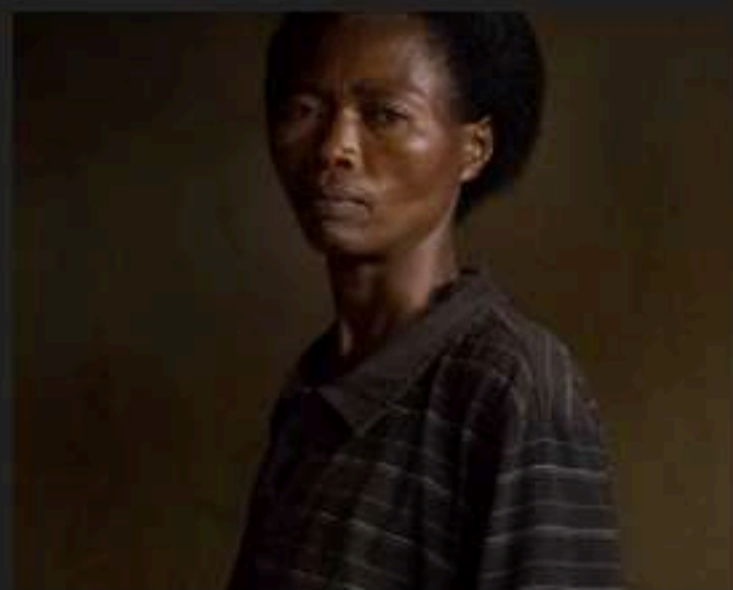
Dans le chaos nitzschéen du monde donnant naissance à une étoile qui danse, Marie Moroni traverse ses nuits niortaises avec une lampe-tempête. A 47 ans, la toujours jeune doyenne de cette résidence, qui est paradoxalement la dernière à avoir lancé son projet photographique voici trois ans, a choisi le portrait en clair-obscur, de nuit, accompagné de natures mortes, avec le souci de ces détails dans l'ombre que révèle un peu la lumière de sa lampe qui danse. « *C'est notre part d'ombre et de lumière que je vois dans cet éloge de l'ombre* », confie-t-elle.

C'est au Rwanda, en reportage auprès de brodeuses dont l'atelier a rouvert dans un garage de Rutongo après l'horreur, que Marie Moroni s'est révélée à l'art photographique il y a trois ans. Les regards de ses brodeuses en disent encore plus long, dans les nuances d'une lumière aussi faible soit-elle, livrée à l'obscurité du fond.

Après sept années d'école d'art appliquée à Lyon, cette Gardoise désormais installée à Montreuil s'était d'abord lancée dans la création scénographique, notamment pour de l'événementiel. La photo a finalement toujours fait partie de sa façon de concevoir l'espace. « *Mon premier souvenir, c'est ce Minolta que j'avais piqué à ma mère, j'avais 20 ans... J'ai commencé à faire des photos d'ombre et de lumière, des choses sur le vu et le non-vu, la double perception. J'étais passionnée par le " Mythe de la caverne " de Platon* », ajoute-t-elle.

nr.niort@nrco.fr

Lire également en page 23.



IBABA


mariemoroni.com

LOCATION:

Uzes, France

About marie Moroni

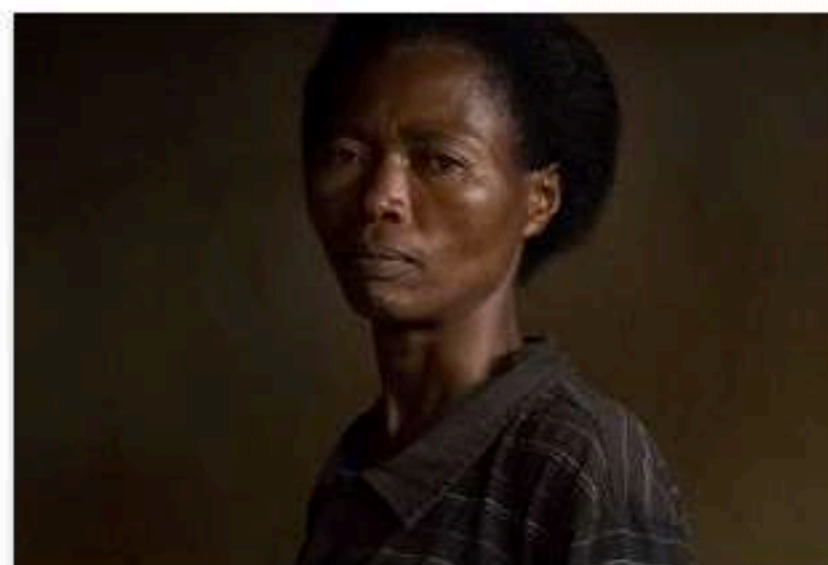
Scénographe et Plasticienne de métier depuis plus de 15 ans, J'ai toujours travaillé autour de l'image. En 2015, j'ai décidé de me consacrer entièrement à la photographie. Je suis très attachée au histoire l'humaines et intimes.

EXPOSITIONS / RESIDENCES

- Voz' Galerie, Exposition personnelle, Boulogne Billancourt, janvier.avril 2018
- Galerie L'imagerie, Lannion, janvier.mars 2018
- Brussel Photo Festival, Bruxelles, novembre 2017.janvier 2018
- 11%, 11 artistes pour 100 portraits, La Rochelle, octobre.novembre 2017 • 8e Biennale de photographie en Condoz, Belgique, août 2017
- CUI ZHENKUAN ART MUSEUM, Xi'an, CHINE
- 8e Biennale de photographie en Condoz, Marchin 2017, BELGIQUE
- CACP VILLA PÉROCHON, Résidence et Exposition, Niort 2017
- Itinéraires des photographes voyageurs, Bordeaux 2017
- Festival de la Jeune Photographie Contemporaine CIRCULATION(S), Paris 2017
- Prix VOIX OFF, Arles, juillet 2016
- Nuits Photographiques de Pierrevert, juillet 2016

[Read less](#)

marie Moroni's Projects on LensCulture



IBABA